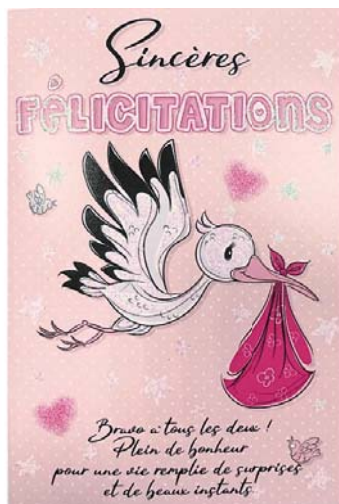


N°90 – 1^{er} mars 2026

« RENAÎTRE »



Monique Merabet « L'énigme des petites pousses vertes »	3
Jacqueline Paut « Jojo les plumetis »	5
Philippe Crognier « La lettre »	8
Keltouma Mokhtari « Renaissance »	11
Richard Quesneau « Disparition »	14
Pierre Rosset « Qu'écrire ? »	16
Francis Leder « Les prénoms »	20
isabel Asunsolo « Renaître »	22
Roger Wallet « c'était aux premiers jours d'été »	23
Christelle Mathieu Textes multiples	25
Michel Le Drogo « Renaissance florentine ? »	29

Françoise Danel « Renaître »	30
Michel Lalet « La fille du chef de gare... »	32
Florence Kramer « Renaissances »	34

L'énigme des petites pousses vertes



Trois petites pousses
Un bulletin de santé
satisfaisant

Mon jardin — faut-il le mettre au futur ? — va mieux. Donc, moi aussi.

Le vert réapparaît un peu partout après les ondées venues avec la tempête Flytia. Facétie des graines résilientes, cachées sous terre, défiant n'importe quelle tondeuse de les extirper. Elles se débrouillent toutes seules, éclatent en plantules plus vertes que jamais.

J'ai décliné l'offre d'un jardinier zélé me proposant de venir « gratter » mes plates-bandes dénudées, les rendre propres et nettes, enrichies de fumier pour plantations nobles.

Je préfère expérimenter, m'extasier de ce qui peut sortir de mes semailles à tout va et toujours peu orthodoxes. Un seau d'épluchures déversé dans une jardinière, ne m'a-t-il pas offert une pastèque clandestine cachée en herbe haute ?

Mon jardin marroneur.

La débroussailleuse a fait la part du diable. Maintenant, laissez-moi rêver sur trois plants venus de je ne sais quelle souche, que je ne reconnais pas, que je ne connais pas ! L'énigme des jours à venir. Je pourrai supputer, échafauder des pistes, faire intervenir le merveilleux.

4

Mon écriture est à l'image de mon jardin ; elle est buissonnière, elle a l'âme sauvageonne ; elle ne s'attarde pas sur les lignes, les histoires bien calibrées, léchées, figiolées jusqu'à la sophistication.

Ainsi, je viens de terminer le gros bouquin de Joël Dicker, *L'énigme de la chambre 622*.

Une composition époustouflante de « maître horloger ». Certains lecteurs se sont perdus dans cette forêt dense de personnages — pour chacun, une étude soignée et chronométrée de ses agissements, des retours en arrière, émettant une chronologie raisonnable.

Je m'y suis attelée afin de remettre en action les rouages de mes neurones grippés par un passage de virus.

Le livre est bon. Je l'ai lu jusqu'au bout. Bravo l'auteur qui tire avec brio les ficelles des marionnettes qu'il a créées, nous faisant même la grâce d'un happy end (j'aime quand ça finit bien) !

Et puis, pfuitt... il ne m'en restera pas grand-chose sinon le souvenir d'une lecture agréable.

Je vais plutôt partager le journal (authentique) que l'amie F. m'a confié.

Lire, écrire, c'est avant tout, aller vers l'autre, mêler le sien au mien.

Mes mots pour parler aux fleurs
et la réponse
des oiseaux



« Jojo les plumetis »



Jojo les plumetis avait l'habitude de danser sur scène. C'était là son métier. Accompagnatrice de Joséphine Baker, elle avait choisi une tenue allant du cygne sauvage aux plumes bleues et blanches de paon. C'était le patron du cabaret qui lui avait trouvé ce surnom. Dans le quartier, la plupart des bistrotiers et des clients l'appelaient Plumetis tout court.

Ce soir là, c'était la fête. Un gala en faveur des enfants indiens déshérités. Bien sûr, tout le monde connaissait la vie de Joséphine Baker et l'admirait pour son œuvre charitable. C'était plus que de la charité, c'était de l'amour humain. Le maire de Paris était présent, ainsi qu'un grand nombre d'élus. Jojo les plumetis se sentit impressionnée par ces hautes pointures. Elle venait de banlieue, Saint-Denis plus exactement. Elle avait connu une certaine misère, mais sa beauté et son enthousiasme eurent raison des premières hésitations du directeur.

Malheureusement, elle se rendit vite compte de l'atmosphère qui régnait dans ces milieux artistiques, surtout de la part des hommes venus plus pour lorgner qu'apprécier la danse et les chants. Jojo se laissa faire, au début de sa carrière, n'osant pas abandonner cette place tant convoitée. Puis ce fut le tour des aventures d'une ou deux nuits, promotion canapé de temps en temps. Et le regard de Jojo devint triste. Elle devait faire bonne figure quand elle faisait son numéro, sourire, avoir les gestes qu'il faut pour attirer le client. De retour chez elle, le

6

silence prenait toute la place. Et le sens de la vie de Jojo était encore plus vide que ces deux pièces sous les toits.

Joséphine Baker avait mis, pour l'occasion, une superbe robe du soir lamée or, qui faisait ressortir son teint des îles. Jojo avait sympathisé avec elle dès le premier spectacle commun, les répétitions successives et éreintantes les avaient rapprochées. Madame Baker avait le cœur sur la main et quand elle vit cette gamine des faubourgs, elle se rappela ses propres débuts. La salle était pleine, les tables regorgeaient de champagne et de caviar. Jojo n'en avait jamais vu autant. Le maire de Paris fit son discours, rappelant la générosité de certains artistes pour les défavorisés, et avec un grand sourire la générosité des grosses fortunes présentes dans la salle.

Quand tout fut fini, toutes ces personnalités se rendirent dans les plus grands restaurants de Paris. Jojo les plumetis changea de costume pour enfiler une tenue moins provocante et suivit les invités. A table, Joséphine Baker tint à ce qu'elle s'installât à côté d'elle. Et pendant ces heures où la nuit pousse aux confidences, elles se parlèrent sur leur vie, leurs joies, leurs échecs même. Jojo eut un sursaut quand son interlocutrice lui raconta ce qui se passait dans les pays pauvres, ces enfants ne mangeant pas à leur faim. Cela lui rappela sa propre enfance. Vers quatre heures du matin, tout était dit. Tout était décidé. Jojo partirait dans ces pays, bénévole sans doute, Madame Baker l'avait convaincue.

Deux mois plus tard, l'avion atterrissait à Pondichéry. Jojo, vêtue d'un pantalon de toile beige et d'un chemisier droit, à la façon d'un homme, descendit et fut accueillie par le président de l'association qui s'occupait de parrainages et d'ateliers de couture. Jojo fut éblouie par la simplicité de ce milieu, la sincérité et la gentillesse de la population. Elle se sentit renaître, loin de ces mensonges factices qui régnaient à

Paris et de la superficialité des relations artistiques. Jenilia, une petite Indienne d'une douzaine d'années, portant un sari rose vif, vint vers

7

elle, s'inclina et lui offrit une couronne de fleurs qu'elle mit autour de son cou. Jojo se retint de pleurer. Une renaissance, c'est une émotion qu'on n'arrive pas à contenir, même quand on a connu les strass et les paillettes.



8 PHILIPPE CROGNIER

« La lettre »



Je suis comme un imbécile, assis à la table de la cuisine, planté devant cette lettre qui ne m'était pas destinée et que je n'aurais jamais dû mon chemin comme une invite est maudit. Je comprends en une fraction de seconde qu'il me sera désormais impossible d'oublier ce que mes yeux ont lu. C'est sans appel, gravé sur ma rétine et dans mon cerveau. Ouvrir. Comme si on venait de me jeter dans le vide. Impossible de repartir en arrière, de changer le cours des choses. Ce morceau de papier tendu sur Mes nuits seront maintenant peuplées de fantômes.

Adrien, mon voisin, était mort et enterré depuis plusieurs semaines. Crise cardiaque un matin au réveil, un truc du genre qui ne pardonne pas, surtout lorsque l'on vit seul. Au cimetière, la cérémonie n'avait drainé que deux ou trois grenouilles de bénitier, et moi, celui avec qui Adrien échangeait chaque matin quelques mots. Je partais à la boulangerie au moment même où lui relevait le courrier dans sa boîte aux lettres. Peut-être m'attendait-il, d'ailleurs. Un rituel, pour nous deux. Chaque jour, sauf le dimanche. Même heure, même sourire, presque les mêmes mots : le temps qu'il fait, le temps qui passe, le temps qu'il reste, le grand barouf du monde...En filigrane, la solitude

comme une plaie qui ne se referme jamais, comme une maladie qui se diffuse lentement.

9

Adrien, à mon image, veuf et sans enfant. Adrien, tiré à quatre épingles. Cravaté. Rasé de près. Tignasse blanche légèrement ondulée. Sourire fané. Regard vert tendre derrière d'épaisses lunettes à montures noires. Adrien, à la fois ici et ailleurs. Du Spencer Tracy en lui. C'est ça, du Spencer Tracy derrière ses imposantes lunettes...Le granit et le mimosa.

Il neigeait. Autour de moi, c'était presque beau. Je me sentais bizarre. En passant devant chez Adrien, je constatai que le facteur continuait à déverser ses missives dans la boîte aux lettres, malgré les volets fermés, malgré l'absence pour toujours du maître des lieux. Il faut du temps pour accepter que quelqu'un n'est plus. Qu'il n'existe plus. Qu'il n'existera plus jamais, si ce n'est dans les mémoires, et encore... Et voir cette enveloppe dépassant à demi de la boîte aux lettres pleine à craquer... Et penser qu'elle ne tardera pas à se faire embarquer par le vent et à pourrir dans la neige. Et me dire qu'il est impossible de laisser faire les choses ainsi. Et saisir la lettre, comme un voleur, et la glisser au fond de ma poche en vérifiant autour de moi que personne n'a repéré mon geste fou. Et m'empresse d'aller chercher le pain pour savourer au plus vite ce que dit la lettre. De la honte, pas vraiment. De la confusion, de la peine, du désespoir, le tout mêlé au triste plaisir de conserver en moi la trace de quelqu'un qui n'est plus. Un peu de son mystère.

Une écriture fine, distinguée. Un doux parfum de femme.

Cher Adrien,

Je n'ai plus de tes nouvelles depuis notre dernière rencontre et je dois t'avouer que cela m'inquiète un peu.

Il n'y a pas très longtemps que l'on se connaît, c'est vrai, et je comprends que tu aies besoin de temps pour réfléchir avant de

t'engager avec moi dans une nouvelle vie. Ces décisions-là ne peuvent pas être prises à la légère. Je te laisserai donc le temps qu'il faudra.

Si cela peut t'aider, sache que depuis quelques semaines j'ai retrouvé ce que j'avais perdu depuis longtemps et qui ressemble étrangement à

10

ce que l'on appelle « Le goût de vivre ». Les malheurs qui se sont abattus sur moi font désormais partie du passé. C'est avec toi que j'envisage l'avenir. Ma décision est prise.

Depuis que je t'ai rencontré, j'ai l'impression de renaître.

S'il te plaît, donne-moi de tes nouvelles.

Tendrement

Sarah



Philippe est de retour! C'est avec lui que bien de mes aventures littéraires ont démarré dans les années 2000. Si j'ai un frère en écriture, c'est bien lui. Nous avons écrit tous les deux et notamment un roman sur la guerre d'Algérie, « Djebel », publié sous le pseudonyme d'Angel Reinhart. Philippe travaille à sa re-publication...

« Renaissance »



Depuis petite, je suis l'enfant docile.

Oui maman ! Oui maîtresse ! Oui tout le monde. J'allais même au devant des attentes des autres.

Je n'avais même jamais pensée qu'il était possible de dire non. En primaire au collègue, élève modèle, fille idéale, sœur parfaite bref pas d'anicroche ou l'ombre d'une crise de nerfs ou d'adolescence.

Toutes les voisines envisagent maman et ne tarissent pas d'éloges sur moi. Au lycée, même tableau : bac avec mention, permis et à la fac j'étais tellement concentrée sur mes cours de langues que je ne regardais ni à droite ni à gauche.

Mon père très strict ne nous accordait aucune liberté à part un sport. J'étais fan de volley mais là encore aucun faux pas, aucun pas de côté.

Et puis un jour allez savoir pourquoi, j'ai fait bing ! ma crise de la trentaine en direct !

J'ai joyeusement envoyé valser tout le monde ! Père mère patron amis chats chiens, marre d'être la fille idéale, marre de passer après, marre qu'on ne me voie pas, bref marre de filer droit.

Je revois la tête de mon proviseur :

- Comment ça vous démissionnez ? C'est une blague ! Enfin, vous êtes un de nos meilleurs éléments ! Et vos élèves ils ont un bac à préparer vous ne pouvez pas partir comme ça sans prévenir ! Ressaisissez-vous!

12

- Je ne peux pas dites-vous? Je vais me régénérer. Tiens le bon pti soldat déserte, je vais aller apprendre l'espagnol ou élever des vaches en Auvergne. Le bonjour chez vous, chef!

Il était resté planté là ce pauvre Monsieur Genvry, en état de choc et c'est sa secrétaire Carole qui avait contacté le rectorat pour me remplacer au plus vite.

Certains élèves m'avaient croisée dans le couloir :

- On va en salle 107 madame ? On vous suit ou on va chercher le reste de la classe ?

- Euh ni l'un ni l'autre. En fait allez en 107 si cela vous chante mais ne me suivez pas, je vais au Pentagone, au Mexique ou en Argentine.

Je crois qu'ils sont tout de même allés en 107 et qu'ils m'y attendent encore. Qui sait ?

Mais un vent nouveau soufflait dans tout mon être. Je voulais briser le cercle, briser mes chaînes bref frapper un grand coup et j'étais fière de l'effet de surprise que je produisais chez les autres.

À la maison aussi ce fût épique d'ailleurs.

Il y avait mes neufs frères et sœurs, mes cousins, les parents, toute la smala quoi et j'étais sensée m'affairer en cuisine comme d'habitude bien entendu.

- Je rends mon tablier de conchita!

Personne ne releva.

Je monte donc sur la table et comme je mesure 1m84 et que j'ai un rouleau à pâtisserie dans les mains cette fois bizarrement tout le monde tend l'oreille.

- Qu'est ce qui t'arrive ? On mange quoi ce soir?

- Tu mangeras ce que tu auras préparé. Quatre générations que les femmes vous font à manger voilà des esclaves? Vous n'avez pas honte 43 ans et pas fichus de faire une omelette ! Oh réveillez-vous nous sommes en 2026 ! Google est ton ami ducon!

Mon frère, mes parents, toute l'assemblée me regardait comme si j'avais tué trois hommes.

Je souriais.

Je me suis préparé un cocktail, personne ne bougeait.

- A ma nouvelle vie sans vous sans ordres sans contraintes sans cons ! Juste moi les montagnes et les chevaux!

13

Les gens de ma famille ont cru que ça me passerait.

C'est vous dire qu'ils ne me connaissaient pas. A l'aéroport le vent de la liberté, la clé des champs, l'horizon nouveau tout m'appelait.

J'étais légère, j'étais moi, merveilleux sentiment de ne répondre a personne, de ne répondre de rien,

Tirer un trait sur les trente premières années toutes tracées de sa vie et Renaître comme on renaît de ses cendres. Ne penser ni aux autres ni aux conséquences ni même au lendemain et quand on y pense qui vous dit que nous serons là demain.

Vivre au jour le jour et advienne que pourra.

A l'embarquement un beau brun se tourne vers moi :

- Êtes-vous accompagnée madame ? Je vous aide avec vos valises ?

Je lui souris.

Je suis libre comme l'air. « Mes valises dites vous ? Quelles valises ?
Je voyage léger à un point que vous ne pouvez même pas croire.

- Eh bien nous avons six heures de vol. Vous me raconterez.

Ah quelle joie indicible que d'oser,

Que de vivre pour soi pour ses rêves.

Que de se choisir soi enfin une fois pour toutes et d'envoyer valser la terre entière.

Je vous aime tous mais je vous aimerai de loin.

A mon frère : si on ne se revoit pas je te cède le livre de recette de mamie.



14 RICHARD QUESNEAU

« Disparition »

Elle cherchait son chemin dans le noir, se heurtant parfois violemment contre des parois de rochers. L'écho de sa course se répercutait dans l'obscurité, ses blessures finissaient toujours par se refermer, mais elle devait parfois accepter d'abandonner quelques lambeaux de sa parure. À deux reprises elle ralentit sa course dans ce qui lui semblait être une vaste caverne, puis elle s'étala dans un silence à peine dérangé par de rares bruits de gouttes d'eau qui vinrent s'écraser sur son dos.

Dans ces périodes de calme elle sentit quelques insectes la frôler. Puis elle reprit un peu de vitesse, se faufilant dans de multiples interstices, forçant des passages étroits, se glissant dans des goulets d'où elle ressortait avec des borborygmes se perdant vers la sortie qu'elle recherchait.

Elle regrettait son voyage des jours précédents. Toujours à l'air libre, sous le soleil ou les étoiles, parfois teintée de lune. Elle aimait la caresse des saules pleureurs penchés sur elle, les ombres ondulantes des peupliers qui zébraient ses abords, le vent qui l'avait fait frissonner, la verdure des rives, l'odeur de la terre.

Elle revoyait avec regret la bouche de cette grotte qui la guettait au fond de l'abîme et qui l'avait littéralement avalée. Cette perte sournoise l'avait plongée dans le désarroi. Depuis elle errait, elle ne savait où, ni comment dans cet univers de karst tourmenté, loin du ciel.

Elle explora le sol jusqu'à trouver les meilleures pentes ; la plus importante s'enfonçait vers les profondeurs, elle accepta de la suivre. Ses flancs s'enflèrent, elle s'engouffra dans un tunnel, se précipitant dans les entrailles de la roche. Quand un orage la poussa, l'engrossant

de ses pluies, elle accepta son aide et se mit à espérer une libération. Elle devina une échappatoire lorsque, suffisamment forte, elle put

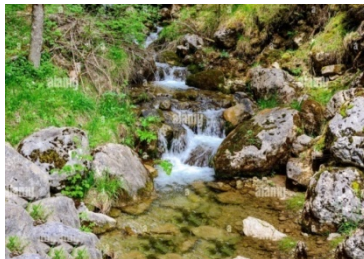
15

franchir un barrage deviné devant elle. Au-delà elle put de nouveau s'écouler.

C'est au bout d'une cavalcade intense qu'elle retrouva la lumière. Elle émergea bruyamment dans un cirque de verdure, jaillissant dans la chaleur de l'été, puis frémissante sur un lit de galets en les gratifiant de liserés d'écume.

La résurgence intermittente surprit les oiseaux qui fouillaient le gravier de son berceau asséché depuis plusieurs semaines à la recherche de graines égarées. Elle chassa le lézard qui avait pris ses aises sur une pierre au lichen rabougri. Il faisait jour, mais sa brusque réapparition réveilla une poignée de chauve-souris qui s'étaient dissimulées à l'abri sous la voûte d'où elle surgissait.

Elle était devenue aveugle pendant des heures, maintenant, un peu éblouie, elle jubilait. Elle se mit à répandre généreusement la fraîcheur souterraine de son périple. Déjà elle attirait les libellules. Sa renaissance soudaine la faisait chanter. La nature, ravie de son retour ne pouvait pas savoir quand elle risquait de disparaître à nouveau



16 PIERRE ROSSET

« Qu'écrire ? »

Alors que pour le Calepin Bleu n°89 mon amitié se déclarait celui-ci ne paraissait pas. La faute au logiciel du rédacteur en chef qui décida de disparaître entraînant avec lui les articles écrits pour ce numéro... Une mort informatique surprenante et brutale ! Pas de parution donc, en décembre, janvier et février. Mes amis, lecteurs assidus, seront heureux comme moi d'apprendre sa renaissance... Un renouveau prévu en Word... Une hibernation à oublier.

Adieu donc le n°89, place au n°90. L'essentiel, le fil rouge de l'écriture, sera donc maintenu dans une forme nouvelle... C'est tant mieux pour tout le monde... Comme le Phénix le Calepin renaît, avec l'arrivée proche du printemps, de ses cendres.

Alors pour ce numéro j'ai décidé de changer de méthode en mettant pour commencer de côté l'ordinateur... Et prendre un de mes beaux stylos, sortir un nouveau cahier. Puis changer de place pour écrire en m'asseyant sur une chaise face à la fenêtre entrebâillée de ma chambre, avec la vue en contrebas sur un tronçon de ma rue et de son trottoir. Et mettre mon doigt sur la bouche pour réfléchir à ce que vais écrire... Tout en « regardant » à travers la vitre les passants passer sur le trottoir d'en face pour espérer trouver l'inspiration devant une page blanche posée sur ma table.



« Tiens une femme avec une poussette. Elle a du mal avec la poubelle du voisin d'en face qui

encombre le passage... Un homme vient à son secours et met la poubelle dans le caniveau. Un klaxon se fait entendre. Le conducteur manifeste

17

par des gestes son mécontentement. J'en déduis que la poubelle a pris la place où il voulait se garer... Que va-t-il faire ? Sortir de sa voiture pour bouger la poubelle ? Non il repart en klaxonnant, le bras hors de la portière en faisant un doigt d'honneur !...

La femme à la poussette est enfin passée. Elle a remercié l'homme d'un simple sourire...



Une casquette bleue attire mon regard. C'est celle de Marcel un ami qui, comme tous les matins, va chercher son pain chez le boulanger en bas de la rue. Une trottinette conduite par un jeune adolescent descend sur le trottoir à toute vitesse, Marcel l'évite de justesse... Une femme arrivant avec son chien crie après ce jeune inconscient. Elle lui dit qu'il est un danger public et lui reproche son manque de savoir-vivre. Pendant que le chien en profite pour déposer sa crotte devant les marches de mon voisin de gauche. Sans un regard pour le chien et ignorant ce que celui-ci a fait elle repart avec lui le tirant avec sa laisse. Pauvre chien, avoir une maîtresse qui l'a si mal éduqué ça ne doit pas être drôle tous les jours ! Pauvre voisin aussi !... Ne voyant plus très clair il risque en sortant de glisser dessus !...

Plus personne sur le trottoir... »

Ma feuille blanche est toujours blanche. Les idées ne viennent pas... et mon doigt est maintenant dans ma bouche entre mes dents.

« Soudain des bruits de pas se font entendre... Un blouson vert passe en courant devant mes yeux. Des volets s'ouvrent. Une femme en

bigoudis secoue un drap rose. C'est Claudette, la voisine d'en face... Hier elle secouait une descente de lit et avant-hier un édredon... Que secouera-t-elle demain ?

18

Une ambulance passe à toute vitesse... Elle a actionné sa sirène. Il y a une urgence... C'est peut-être Georgette la voisine du 28, il paraît qu'elle n'était pas bien avant-hier. Les voitures la suivent, défilant à la même allure. Comme tous les matins à cette heure il y a beaucoup de circulation... Un vélo descendant la rue à contresens force une voiture à ralentir... pour lui laisser le passage... Un camion de livraison s'est arrêté. Au milieu de la rue. L'on aperçoit la porte arrière ouverte. Derrière lui un conducteur mécontent s'impatiente et klaxonne... Derrière moi, sur la cheminée le téléphone fixe sonne... Je ne me lève pas pour répondre. C'est doit encore être de la publicité qui veut me vendre quelque chose dont je n'ai pas besoin. »

Sur la table, la feuille est toujours blanche... Qu'écrire !...

« Une voiture freine brutalement pour éviter une personne âgée qui traversait.

Sur le trottoir deux hommes discutent. L'un, casquette grise sur la tête, tient un fil électrique dans sa main gauche au bout duquel se trouve un radiateur posé sur le trottoir¹...

Un berger australien passe tranquillement. Son maître le suit, boitant une canne à la main... Il fume une cigarette... et jette son paquet vide dans le caniveau.

Un homme sur une trottinette passe. C'est l'épicier du bas de la rue qui comme tous les jours livre les courses d'une voisine très âgée. »

C'est bientôt midi à ma montre, nouvellement réparée. Pour moi c'est l'heure de manger. Après le repas, j'abandonne la fenêtre. C'est avec la vue sur le jardin assis sur mon fauteuil, la tête entre mes mains

¹C'est véridique !...

et ma feuille toujours blanche que j'espère trouver l'inspiration.
Qu'écrire ?

« Avec la vue des perce-neige au fond de mon jardin je comprends que le printemps approche. Que les jonquilles suivront. Que petit à petit toutes les fleurs fleuriront... Et que les abeilles viendront les butiner.

19

Qu'il ne pleuvra peut être plus autant, que le soleil sera souvent là... Et que le jardin sentira bon... Que les oiseaux chanteront. Que je reverrai les mésanges, les moineaux, le merle...

Alors, comme par magie, ma feuille n'est plus blanche. Des hirondelles y font leur nid... Le soleil cache les nuages... Et des mots se suivent, s'ajoutent et se rajoutent, se chevauchent sur cette page... qui est maintenant devenue... »

C'est précisément à l'heure où elle n'est plus du tout blanche que mon téléphone portable sonne...

Réveillé en sursaut, je sais maintenant quoi écrire...

C'est ce que vous venez de lire, écrit noir sur blanc sur mon ordinateur... Ainsi, mon rêve éveillé n'est plus celui de l'auteur séchant devant sa page blanche.

Il est maintenant devenu réalité.



20 FRANCIS LEDER

« Les prénoms »



L'enfant était né moins d'un an après le décès de Denis, son frère aîné, qui était mort avant d'atteindre l'âge de deux ans d'une cause que le Docteur Sanson ne sut pas expliquer. Ce drame avait plongé ses parents, Léon et Gaëlle, dans un deuil profond qui ne dura pourtant que le temps de se décider à faire un autre enfant. Sans doute une manière de redonner un sens à leur mariage qui avait été fort heureux avant la naissance de Denis, mais dont la disparition semblait être de nature à leur ôter le goût de tout, voire de leur vie de couple.

Lorsque Gaëlle était tombée enceinte, leur joie fut intense et renforça leur amour plus qu'ils l'auraient imaginé. Léon se révéla prévenant et attentionné jusqu'à l'accouchement et ensuite.

Ils étaient, depuis la perte de leur premier enfant, suivis par un praticien psychologue qui les avait beaucoup aidés à surmonter l'épreuve. Lorsque ledit médecin prit sa retraite, il confia leur dossier à son jeune successeur, un thérapeute bardé de diplômes mais manquant étrangement de savoir-faire et de diplomatie. Fâcheuse lacune pour un spécialiste de l'esprit et de la relation humaine !

Dès leur deuxième rendez-vous, le premier n'ayant servi qu'à s'acquitter de formalités administratives, il se livra à une analyse des prénoms que Léon et Gaëlle avait choisis pour leurs enfants. Il leur expliqua que, d'après lui, avoir nommé leur premier enfant Denis évoquait tant le déni qu'il lui semblait évident que cet enfant n'avait pas été désiré... Ils furent choqués par cette révélation aussi inattendue que

violente. Il est vrai que Gaëlle était tombée enceinte par accident et qu'ils n'avaient pas planifié l'arrivée de leur premier enfant aussi tôt

21

dans leur vie pour diverses raisons, professionnelles et autres, mais ils avaient toujours gardé ce souvenir comme un secret, au plus profond de leurs cœurs, et choisi de se réjouir de sa naissance comme il convient dans le monde bourgeois où ils évoluaient, et particulièrement dans le cercle de leurs amis où l'arrivée d'un enfant était considérée comme une bénédiction.

Le jeune médecin, poursuivant avec une indicible indécatesse, leur fit remarquer qu'avoir nommé leur deuxième fils René, "Re-né" risquait de faire porter à l'enfant, implicitement et inconsciemment, le rôle de remplacer, sinon de réincarner, son frère aîné, quoiqu'il ne l'ait jamais connu et certainement le rôle de satisfaire tous les espoirs que ses parents avaient mis en lui. En quelque sorte, ce prénom chargeait l'enfant d'un destin qui n'était pas le sien.

Ils se fâchèrent d'avoir été percés à jour au sujet de Denis et d'être si mal jugés pour le choix du deuxième prénom. Ils rompirent toute relation avec leur nouveau psychologue qui manquait tant de psychologie ! Ils renoncèrent du même coup à tout suivi thérapeutique ayant de près ou de loin à voir avec un suivi psychologique, s'estimant guéris du traumatisme du deuil et réconciliés avec la vie et la joie par l'arrivée de ce deuxième enfant.

René ne vécut pas jusqu'à son deuxième anniversaire.



22 isabel ASUNSOLO « Renâitre »

(Haïbun. Genre mixte prose et haïku pratiqué par le poète japonais Bashô au 17^{ème} siècle)

Alors ces feuilles Elles deviennent de la terre ? Ma mère au printemps

Février. Avec un sécateur, nous débroussaillons ensemble un sentier dans la forêt. Les ronces ont la manie de lancer leurs tiges dans la terre. Elles y font de nouvelles racines, bâtissent de nouvelles arches. Alors couper.

Le chien Blacky nous rejoint. Il met son museau dans le cou de ma mère quand elle s'assoit sur le talus. J'aimerais garder ce souvenir d'elle, heureuse dans le soleil doux.

Sur ton portrait tu es beau. Beau comme un Gitan. Tes bras croisés, ta chemise en dentelle anglaise. Tes yeux, où il y a tant de blanc. (Ton insolence). Maintenant tu regardes la vallée en souriant.

Dans les montagnes ce matin une mince couche pâle est tombée comme le jour de ta naissance. Pile un an aujourd'hui que tu es parti dans ton pays de neige...

Nacré et pourpre Sur l'herbe de fin d'hiver un placenta

ce 19 février 2026 en Cantabrie.



« c'était aux premiers jours d'été »

c'était aux premiers jours d'été
où le temps semble plus fragile
le pas hésite malhabile
et la main tremble à caresser
une photo du temps passé
c'était aux premiers jours d'été

venu du fond de sa jeunesse
un air ancien l'avait surpris
une voix ténue enfouie
sous les années et qui le blesse,
des regards des mots des caresses
un air ancien de sa jeunesse

il a vécu dans le fracas
du siècle insolent et fébrile
sûr de lui-même et le temps file
le bonheur glisse entre les doigts
et ses amours et ses combats
se sont perdus dans le fracas

il a roulé sous les étoiles
vers cet étrange rendez-vous
la tête pleine de mots fous
comme à vingt ans le cœur s'emballe
les soirs fiévreux et les nuits pâles
Il a roulé sous les étoiles.

la femme hésita un instant
le dévisageant au passage
comme on hésite devant l'âge
à retrouver de ses vingt ans

le rire léger insouciant
la femme hésita un instant

ils furent debout en silence
l'un contre l'autre s'appuyant
dans le soleil éblouissant
d'une si longue longue absence
le désir vint sans impatience
ils furent longtemps en silence

se chante sur l'air de
« Je chante pour passer le temps »
(Aragon) Léo Ferré



Sans titre

Nous sommes ceux qui ne mettons pas de point à la fin des phrases
Nous sommes ceux qui ouvrons des portes sans jamais les refermer
Le grand chêne est tombé sur moi
cravachant cruellement



Je regarde le papillon aux ailes éblouissantes
qui surgit soudain du souterrain obscur de mon sort
Je prends mon air misérable et emprunte l'exil des individus gênants
Hors du temps
le gouvernement sort une clé de sa haute justice
Les vents soufflent
Un ministre me dirige d'un geste vers la sortie
Je murmure entre les dents : « Je serai la plus lâche
Je suis celle qui se lève avant l'aube et même bien avant ma
résurrection. »

Là-bas

la charogne n'y figure pas
Ne jamais escalader les montagnes lucifériennes

Sentiments oubliés

oublieux
miséreux

Souvent
la légende entraîne
les promesses
funèbres

Y aurait-il
quelque chose
quelque chose
qui ouvre
en secret
une plaie renaissante
une feuille terrée à mi-rang de
la falaise

J'éclabousse
Je jaillis
Là-bas
ma renaissance de charogne

Sans titre

Mars et mes vers s'élancent vers une variante de la mort : un souffle
éteint

Tandis qu'une nouvelle respiration tressaille d'allégresse
je suis bien sage et
n'ignore pas l'immensité de ce ciel bleu
qui colore ma stupéfaction

Avec Vous
poignarde Lumière
je grandirai

A toute berzingue !

je crèverai avec mes livres
sur les genoux
Le plaisir du partage est mon enfer

je crèverai à genoux
à six pieds sous terre
à l'ombre de
moi-même

je crèverai encore
encore plus loin que la mort

Et lorsque mon corps exultera
du verbe renaître
je renaîtrai
bien
au-delà
des plaisirs telluriques



Revivre

Autour de moi
le vide
Comment remplir
lorsque le vide toise là blotti dans le ravin
J'ai fait de moi
une muraille
impénétrable
J'espère que vous y trouverez votre salut
Le mien est militaire.



« Renaissance florentine ? »



Buon giorno, io sono francese, scusi...
Me voici dans l'atelier des lapidaires.
Les trois s'arrêtent et regardent tous en arrière
Une femme à l'entrée qui se lève et sourit :

« *Vous êtes bienvenu, je suis française aussi.* »
Et elle m'entraîne aux échantillons de pierre :
« *Choisissez la silice évitez le calcaire,
Ce matériau coûteux se délite à la scie.*

*Ce calque m'a servi à choisir sur l'onix
Où j'ai inscrit les formes de ma fleur de lys.
Un papier collé a guidé ma découpe.*

*J'assemble à la résine au miel chaud d'abeille
Les fragments de couleur de toutes mes coupes.
Et d'un fin polissage naîtra la merveille ! »*

30 Françoise DANEL

« Renaître »



Drôle d'endroit... Le premier mot qui vient immédiatement c'est « ruche », ruche à humains. C'est une vaste salle séparée en de nombreux compartiments, numérotés, insonorisés. Les hôtesse à l'entrée en uniforme blanc chic et sobre, sourire figé, vérifient le code-barre que chaque participant a reçu puis un robot le conduit à son alvéole. Personne ne parle. Pourtant la ruche regorge d'éléments...

Anne fait partie de l'essaim : elle a reçu un courriel lui enjoignant de rejoindre le bâtiment principal, le P, le 28 février 2037 pour une évaluation. Comme toujours, elle stresse : ces contrôles sont aléatoires - paraît-il, fiables ah !, non discriminatoires - pas sûr ! Déjà trois évaluations en à peine deux ans alors que d'autres y échappent depuis sept ans... Elle est perplexe quant à la répartition équitable.

Depuis 2030, les GAFAs ont phagocyté les régimes indépendants du monde entier. Les partis ultra-libéraux, populistes, virilistes et totalitaires avec un penchant pour les théories complotistes d'extrême-droite, ont progressé et balayé les partis démocrates. Une fois élus, les représentants ont sous-traité avec les GAFAs, sans se rendre compte qu'ils se faisaient déposséder de leurs prérogatives nationales. Les présidents de ces pays à la botte sont devenus des pantins grassement rémunérés. La politique est une farce. Les humoristes n'ont qu'à se faire élire ! On ne rit pas à gorge déployée, on rit jaune. En voulant éradiquer l'opposition, ils sont devenus redevables, vassaux, prisonniers. Totalement l'effet inverse... Le peuple ? Il est divisé comme toujours. Deux camps se font face : ceux qui aiment l'ordre musclé et les

uniformes sont ravis : la répression à tout-va leur donne satisfaction, **31** les conforte dans leur choix, et ceux qui serrent les dents et se musellent pour éviter l'emprisonnement. Ils sont orphelins de la démocratie qu'on a exécutée sans procès. Renaîtra-t-elle ?

Anne est une révoltée silencieuse. Comparâtre à la « ruche » la met au supplice. Elle doit se contrôler, ne rien laisser transparaître : elle donne l'image d'une citoyenne modèle, elle exécute sa tâche sans broncher. S'ils savaient qu'elle est à l'origine d'une opposition ! Dans son entreprise, elle a réussi à modifier les résultats : elle peut ainsi sortir des denrées - elle travaille dans l'agro-alimentaire - sans qu'elles soient quantifiées. Benoît l'a rejoint, puis Céline, Denis, Eugénie et tant d'autres. Pas de réunion entre eux. Pas de messagerie. Le jour où ils interviennent, ils portent le badge de l'entreprise en biais. Chacun comprend, sait ce qu'il a à faire : leurs regards disent tout. Les richesses profitent à une minorité ; la masse trime, les salaires ont été rabotés, les syndicats ont été éradiqués, les grèves sont interdites. Toute contestation est vivement réprimée.

Anne pénètre dans son alvéole. Sur l'écran, face à elle, un dirigeant de Food est prêt à la mettre sur le gril.

«Madame Anne S, matricule 806, comment expliquez-vous la baisse de production de pâtes alimentaires de votre chaîne ? »

« Le programme est piloté en haut lieu. J'exécute les consignes, c'est tout. »

« Baisse de production de 20%, ça ne vous interpelle pas ? Que se passe-t-il ? »

Anne sent son rythme cardiaque s'accélérer. Elle sait masquer ses émotions ; elle pratique le yoga depuis tant d'années qu'elle l'utilise dans sa vie quotidienne. La tension baisse, ouf !

Le costume trois-pièces vocifère, s'énervé. Elle reste maîtresse d'elle-même ; il abandonne, vaincu, il ne tirera rien d'elle. Grâce à la coopération tacite entre de nombreux employés, quantité de nourriture sort de l'usine et est distribuée aux nécessiteux qui ne bénéficient plus de l'aide alimentaire - elle a été supprimée ! Quant au chômage, c'est un vague souvenir. La masse ouvrière, les forces vives de la nation, n'ont plus que le droit de produire. Elles ont été dupées et humiliées, réduites

32 à exécutants, une pièce de la machine interchangeable ! C'est quand la direction a renvoyé une vingtaine de salariés au prétexte qu'ils étaient trop lents, trop vieux, pas assez rentables que la prise de conscience s'est généralisée. Ils avaient besoin d'un électrochoc pour se débarrasser d'un état d'esprit qu'on leur avait inculqué lors d'un nettoyage de cerveau. Ils reprenaient possession d'eux-mêmes. Ils allaient à nouveau être acteurs de leur vie. Ils renaissaient.



« La fille du chef de gare... »

1. La fille du chef de gare des trajets en trains à vapeur de Perpignan
2. le sac à main de la fille du chef de gare des trajets en trains à vapeur
3. la poignée du sac à main de la fille du chef de gare des trajets en trains
4. la beauté de la poignée du sac à main de la fille du chef de gare des trajets
5. l'émotion de la beauté de la poignée du sac à main de la fille du chef de gare
6. l'explosion d'émotion de la beauté de la poignée du sac à main de la fille
7. la soudaineté de l'explosion d'émotion de la beauté de la poignée du sac à main
8. le danger de la soudaineté de l'explosion d'émotion de la beauté de la poignée
9. l'improbable danger de la soudaineté de l'explosion d'émotion de la beauté
10. le choc de l'improbable danger de la soudaineté de l'explosion d'émotion
11. le hasard du choc de l'improbable danger de la soudaineté de l'explosion
12. l'irruption du hasard du choc de l'improbable danger de la soudaineté
13. l'ignorance de l'irruption du hasard du choc de l'improbable danger
14. les vertus de l'ignorance de l'irruption du hasard du choc de l'improbable
15. le déferlement des vertus de l'ignorance de l'irruption du hasard du choc

16. la folie du déferlement des vertus de l'ignorance de l'irruption du hasard
17. la malédiction de la folie du déferlement des vertus de l'ignorance de l'irruption
18. l'espérance de la malédiction de la folie du déferlement des vertus de l'ignorance
19. la joie de l'espérance de la malédiction de la folie du déferlement des vertus
20. les cris de joie de l'espérance de la malédiction de la folie du déferlement
21. le vacarme des cris de joie de l'espérance de la malédiction de la folie
22. l'attente du vacarme des cris de joie de l'espérance de la malédiction
23. la douceur de l'attente du vacarme des cris de joie de l'espérance
.../...



« Renaissance »



Vermeer

Sans doute n'y a-t-il que l'amour qui a ce pouvoir de nous faire renaître. On marche à côté de quelqu'un, on se parle, c'est la nuit, quelques gouttes d'eau, un parapluie partagé. Tout à coup, les paroles échangées ont un poids moins léger. Je retiens de la promenade d'hier le nom de Proust. L'aimer, le lire en français, repérer les lieux de Paris qu'il décrit, le poser pour prendre un polar. Marcher encore, sans parler des anciennes amours. Ce sera pour plus tard. Et je renais à chaque pas, au rythme des confidences, Vermeer, le peintre de l'intime. Je pense aussi à Gerhard Richter, sans l'évoquer.

Le lendemain, je guette un mot, qui ne vient pas.

Ces renaissances sont éphémères. Un autre jour, poème de Nerval, « je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé » et il continue, il me récite le poème en entier. J'en redemande, c'est Villon, « frères humains qui après nous vivez », là encore, en intégralité. Je jubile, je renais, je suis transportée dans un monde idéal. Suivra « le bateau ivre », envoûtement. Et encore Hugo, de la Légende des Siècles. Je suis

36 conquise, transportée. Mais tarde à envoyer un message, des convictions politiques m'ayant heurtée. Fin de la poésie.

Il a disparu, je ne me souviens pas de son prénom.

Ces rencontres, successives, décousues, font battre mon cœur. Je ressens, tout à coup, une envie de l'autre, une envie de le connaître, de le découvrir, de me fondre à un autre récit. C'est soudain, puis ça disparaît. Je me réveille, pas de message. J'ai dû rêver seule, encore une fois. Je remets deux sous dans la machine, pour ressusciter une autre fois. C'est l'hiver et la chaleur manque. Comment sera le prochain ?

Revivre n'est pas un luxe, à chaque fois, je prends mon souffle, ne pas trop révéler, ne pas subir non plus, poser les questions qui me viennent. Il n'y a vraiment pas de mode d'emploi, c'est une rencontre, téléguidée certes, mais au moment où on se voit pour la première fois, tout redevient possible. C'est cette griserie qui me trompe. Je ne suis pas assez stratège, je me lance et ne pense pas au coup d'après. Et surtout, je me laisse revivre, je me grise de la nouveauté, d'un charmant accent portugais, des confessions d'un architecte célibataire, je vis, je revis, et la tombée à plat me prend par surprise. C'était une blague, cette soirée ? L'incompréhension me saisit. Je n'ai pas envie d'analyser ce qui a pu mal se passer. Je garde, quelques jours encore, le plaisir d'un moment à deux.

